

REJOINDRE LA DIVERSITÉ ORIGINELLE DES ÉLÈVES
DÈS L'ENTRÉE AU PRIMAIRE

Communication présentée
dans le cadre du colloque
« Réussir à travers nos différences »
Fédération des commissions scolaires du Québec
Québec, les 11 et 12 mai 2006

Antoine Baby, sociologue
Chercheur honoraire
Chaire de recherche Normand Maurice
Université du Québec à Trois-Rivières
Antoine.Baby@fse.ulaval.ca

Je n'ai jamais eu la réputation d'être un grand stratège. En relisant mes notes, j'ai réalisé que j'avais structuré ma présentation de telle sorte qu'au début de mon exposé, je vous parlerai de choses sur lesquelles il sera facile de nous mettre d'accord et que je terminerai mon exposé avec les points sur lesquels nous n'arriverons probablement pas à nous entendre et devrons-nous laisser sur un amical désaccord. Mais je me dis que c'est un mal pour un bien puisque ces désaccords possibles donneront d'autant plus de vie aux échanges qui vont suivre que je vous aurai donné en terminant matière à désaccord.

Voici brièvement résumé l'essentiel de mes propos. Partant de l'idée que tous les êtres humains naissent égaux mais différents, nous verrons comment l'école québécoise d'aujourd'hui essaie d'en tenir compte dans l'accomplissement de sa triple mission. Je terminerai en proposant une hypothèse de travail que je résumerai pour l'instant de la manière suivante : l'école québécoise fait déjà beaucoup pour rejoindre ces différences, mais elle pourrait faire plus, elle pourrait faire mieux. Et je préciserai alors comment elle pourrait faire plus. Sans vouloir orienter les échanges qui vont suivre ma présentation, je vous signale tout de suite que j'aimerais beaucoup connaître votre point de vue sur cette hypothèse de travail qui terminera ma réflexion. L'approche que je vous propose pourrait avoir pour effet de réduire la proportion d'élèves en difficulté d'apprentissage en agissant dès l'entrée à l'école, au début du cours primaire. En ce sens, on peut dire que c'est une mesure préventive plutôt de curative. Prenez donc quelques notes au passage, surtout sur vos désaccords !

Les êtres humains naissent égaux, mais différents

Je débiterai donc cette réflexion sur le rôle de l'école face à la diversité des besoins des élèves à partir d'une idée simple sur laquelle nous n'aurons pas difficulté à nous mettre d'accord. Cette idée se présente comme un énoncé de principe et se résume à la formule connue : *tous les êtres humains naissent égaux*. Depuis la Révolution française qui n'a pas fait que des mauvais coups, c'est un énoncé qu'on retrouve partout et qui est proclamé bien haut dans la plupart des constitutions de pays, du

moins en Occident. Y a-t-il dans la salle quelqu'un qui n'est pas d'accord avec cette idée que tous les êtres humains naissent égaux ? Non, mais sans blague, s'il est relativement facile de nous entendre sur cet énoncé de principe, ce sera peut-être plus difficile de nous entendre sur l'idée *qu'ils naissent différents les uns des autres*. En théorie, cet énoncé ne pose pas de problème particulier; c'est quand vient le temps d'intégrer ces différences sur le plan pratique, par exemple dans la gestion de l'école, que cela ne va plus de soi. C'est sur le plancher des vaches que les différences font mal et qu'on serait tenté certains jours de les gommer.

Si on s'émerveille des différences à la naissance d'un être humain, c'est quand ces différences entrent à l'école portées par l'élève et quand elles s'assoient avec lui à son pupitre en classe que là, les différences commencent à poser des problèmes. Paradoxalement, et reprenez bien cette idée, *ce n'est pas tellement parce que leurs élèves naissent égaux que les gestionnaires scolaires ont des problèmes; c'est beaucoup plus parce qu'ils naissent différents*. Ce serait si facile de gérer une école de façon égalitaire si tous les élèves étaient pareils, identiques. Mais tel n'est pas le cas, vous en savez quelque chose. En pratique, ce que vous avez à gérer, c'est une école faite d'élèves qui sont à la fois égaux et différents, les deux, en même temps et sous le même rapport. Une première conclusion s'impose donc : les êtres humains naissent égaux et différents et ces deux réalités sont indissociables, même si elles ne font pas toujours bon ménage ! Et c'est sur cette base que vous devez accomplir la mission de l'école.

Ce que vous ne devez pas oublier en effet, c'est que cette dualité « égaux et différents » est à l'origine de nombre de vos problèmes parce qu'elle vous oblige à concilier des choses de nature fort différente, voire opposée. Voici au passage deux ou trois choses que vous devez absolument retenir à propos de cette dualité.

- *Premièrement l'égalité entre les gens, c'est un principe alors que les différences entre les gens, c'est un fait.*

- *Deuxièmement l'égalité entre les gens est la base de la non-discrimination parce que c'est un principe qui guide l'action.*
- *Troisièmement les différences entre les êtres humains sont à l'origine de bien des discriminations parce que ce sont des réalités qui s'interposent dans les rapports humains.*

C'est par exemple au nom du principe de l'égalité des êtres humains que vous ne devez pas tolérer de discrimination entre vos élèves d'origines ethniques différentes. Mais c'est à cause du fait de ces différences, ne serait-ce que des différences de couleur de peau que, dans les faits, certains de vos élèves peuvent poser des gestes discriminatoires.

Et on pourrait multiplier les exemples des difficultés que pose aux gestionnaires scolaires la conciliation du principe de l'égalité des gens et le fait des différences qui les opposent souvent. Autant c'est facile de se mettre d'accord sur un principe, en l'occurrence celui de l'égalité des humains, autant c'est difficile faire une juste place à une situation de fait, en l'occurrence aux différences qui caractérisent des êtres humains par ailleurs égaux. Autant c'est facile d'éluder un principe en invoquant, par exemple, à une clause nonobstant, autant c'est difficile d'éluder les problèmes engendrés par des situations de fait comme celles des différences qui définissent vos élèves. S'il est facile de proclamer solennellement que mon voisin noir est mon égal, ce pourrait être pas mal plus difficile de signer le registre du mariage de son fils avec ma fille ! Tel est souvent l'abîme qui sépare le principe et le fait. Tous les humains naissent égaux, ça c'est le principe, et différents, ça c'est la réalité !

Ainsi c'est au nom du principe de l'égalité qu'on favorise dans toute la mesure du possible l'intégration des élèves en difficulté dans les classes régulières, mais c'est au nom de certaines différences qu'on crée des classes spéciales qui sont une forme de discrimination. Ou encore, c'est au nom du principe de l'égalité entre les hommes et les femmes qu'on a adopté des mesures d'équité salariale, mais c'est aussi en

raison des différences entre les hommes et les femmes, différences inadmissibles celles-là, qu'on adopte des mesures dites de discrimination positive qui, comme l'expression le suggère, ont un caractère discriminatoire, bien que ce soit pour la bonne cause ! Voilà ce à quoi l'on en arrive quand on tente de concilier les inconciliables de l'adage qui dit que tous les êtres humains naissent égaux et différents. Ce n'est peut-être pas une mince tâche, mais c'est un noble défi qui vous attend !

Tel est donc votre lot : ***vous avez à concilier presque quotidiennement un principe, celui de l'égalité de vos élèves et une réalité, celle des différences qui les définissent.*** Si les humains naissent différents, ils le sont encore plus au moment de leur entrée à l'école, au début du primaire. Car, à part les différences de la naissance qui sont soit génétiques, soit congénitales, l'enfant construit d'autres différences au fur et à mesure qu'il multiplie ses expériences de vie. Et ces différences se confirment aussi du fait de son milieu d'origine, de l'instruction et des valeurs de ses parents, de ses premières expériences de socialisation dans la famille, avec le voisinage et dans la garderie.

Voilà tous autant de facteurs qui font qu'à la ligne de départ de leur cheminement scolaire, soit à l'entrée au primaire, les enfants se présentent à l'école encore plus différents qu'ils ne l'étaient à la naissance. À noter que les différences qui les définissent au moment d'entrer à l'école sont de nature différente de celles qui ont marqué leur naissance en ce sens qu'il s'ajoute des différences sociales aux différences génétiques et congénitales de la naissance. C'est l'ensemble de ces différences de toutes sortes qui crée ce que j'appellerai plus loin **la diversité originelle** des élèves, c'est-à-dire la diversité qui se trouve à l'origine de leur parcours scolaire, à l'entrée à l'école et que l'école a pour mission de satisfaire. Retenez bien cette notion de **diversité originelle** dont j'aurai besoin plus loin et que j'oppose à la **diversité actuelle** qui est celle qui s'exprime en cours de route, à un moment donné, par exemple au moment de poser un diagnostic de difficulté d'apprentissage.

Et je vous en lance une première par la tête, comme ça, que je vous donne même le temps de noter : ***il y aurait moins de diversité actuelle à l'école si on s'occupait davantage de la diversité originelle des élèves...*** Sans négliger pour autant le principe de l'égalité des êtres humains, le présent atelier met davantage l'accent sur le fait des différences qui les caractérisent. Il exclut d'entrée de jeu cette idée saugrenue qui n'a que la valeur du contrepoids : ***pour rejoindre cette diversité originelle des élèves, l'idéal serait qu'il y ait une école par élève !*** Entre cette utopie dont il n'est même pas démontré qu'elle serait l'idéal pour la socialisation des élèves et la réalité d'aujourd'hui, c'est-à-dire une école qui fait son possible pour rejoindre la diversité originelle des élèves, il y a de l'espace pour naviguer et pour réfléchir sur la situation présente et imaginer des correctifs à certaines anomalies actuelles.

Répondre aux besoins des élèves, mission accomplie ?

Si nous n'avons pas mis beaucoup de temps à nous entendre sur l'idée que les êtres humains naissent égaux, mais différents, nous n'en mettrons pas plus à nous entendre sur la réponse à donner à la question qui sert de titre à cet atelier : *L'école publique répond-elle adéquatement aux besoins diversifiés de sa clientèle ?* Un Oui spontané nous ralliera facilement, puis nous ferons des nuances, chacun y allant d'un point de vue en fonction de ses expériences. En ce qui me concerne et malgré le fait que j'ai le mot « clientèle » en sainte horreur quand il s'agit des élèves ou des diverses catégories d'élèves, je vous dirai que ma réponse est OUI, sans hésitation..., mais avec réserves ! D'ailleurs si on m'a invité à venir travailler avec vous, c'est précisément parce qu'on savait que je ne serais pas d'accord sur toute la ligne et que j'avais peut-être des réserves intéressantes à apporter à votre réflexion.

Oui, j'estime que l'école publique québécoise répond raisonnablement bien aux besoins diversifiés des élèves mais, puisque la perfection n'est pas de ce monde, j'ajoute : mais elle pourrait faire mieux ! Et si je me permets ce commentaire qui peut paraître malveillant à l'endroit de l'école publique, c'est compte tenu de mon préjugé

favorable à l'endroit de cette école. C'est aussi compte tenu du fait que j'ai souvent eu l'occasion de me porter publiquement à la défense de cette école. L'école publique fait des efforts surhumains pour répondre à la diversité des besoins de ses élèves, et ça, j'en ai témoigné publiquement à plusieurs reprises, notamment à l'occasion d'un des derniers épisodes de l'interminable polémique que suscite inmanquablement la publication annuelle de l'abominable palmarès de l'Institut économique de Montréal.

À l'époque, j'avais fait valoir que la prétendue supériorité de l'école privée tenait simplement au fait que celle-ci, en éliminant les élèves en difficulté, se constituait en quelque sorte un contingent d'élèves d'élite qui ne pouvaient faire autrement que de bien réussir aux examens et gardait ainsi ses ressources pour les mettre à la disposition des plus nantis. Si l'enseignement privé trône au sommet des palmarès de pacotille, si ses élèves connaissent plus de succès aux épreuves uniques que ceux de l'enseignement public, cela tient à un ensemble de facteurs qui n'ont aucun lien de cause à effet avec l'école elle-même. La preuve n'est pas faite en effet que ce que le jargon du métier appelle « l'effet-école » y soit pour quelque chose dans les succès des élèves du privé. Tout invite à croire au contraire que ces succès s'expliquent d'abord et avant tout par les antécédents familiaux de ces élèves et que ces succès sont en réalité les succès des enfants qui fréquentent cette école et non les succès de l'école en tant que telle. Parallèlement tout porte aussi à croire que si l'école privée était obligée de s'occuper des mêmes catégories d'élèves que l'école publique, si elle avait à satisfaire les besoins des nombreux cas lourds dont l'école publique doit s'occuper, elle ne ferait pas mieux que l'école publique dans les palmarès de tout acabit. C'est pourquoi, je conclus sans hésiter : Oui, compte tenu des circonstances, compte tenu de l'ampleur et de la diversité des besoins de ses élèves de toutes catégories, l'école publique répond remarquablement bien aux besoins de ses élèves.

Faire mieux encore

Mais j'ai laissé entendre plus haut que si l'école publique faisait bien ce qu'elle avait à faire, elle pourrait par ailleurs faire mieux. Jamais content, celui-là, direz-vous. Oui, c'est vrai. Jamais content. En tant que sociologue oeuvrant en éducation, c'est un peu mon rôle de n'être jamais content, mais je vais essayer de vous expliquer pourquoi. Et pour ce faire, il faut remonter brièvement jusqu'au Rapport Parent ! Y a-t-il dans la salle quelqu'un à part moi qui est assez vieux pour avoir connu cette époque heureuse où l'on avait mis un temps fou et des moyens démesurés simplement pour construire le projet d'école dont le Québec avait besoin à ce moment. À voir comment on bâcle les réformes aujourd'hui, il ne faut pas se surprendre que les élèves soient mêlés et que les enseignants aient envie de quitter ! Mais ça, c'est une autre question ...

De tous les objectifs de la réforme Parent, celui que nous avons retenu le mieux, c'est celui qui concerne la démocratisation de l'enseignement et l'accessibilité de l'éducation. On connaît la formule : *L'École pour tous* ! Pour atteindre cet objectif, les concepteurs et les réalisateurs de cette réforme ont imaginé une école avec l'intention bien arrêtée que ce soit une école pour tous, c'est-à-dire une école qui rejoigne tout le monde. Ils voulaient tellement qu'elle soit pour tous qu'ils ont même imaginé une école qui regrouperait tous les parcours scolaires possibles. C'est en ce sens qu'ils l'ont appelé polyvalente. Polyvalent veut dire qui peut avoir différents usages. Rappelez-vous qu'à l'origine, la polyvalente regroupait, sous un même toit, toutes les formes d'enseignement de cette étape du parcours scolaire, y compris l'enseignement professionnel. L'école pour tous était aussi l'école polyvalente. L'École pour tous voulait rejoindre toutes les catégories d'élèves, tandis que l'école polyvalente voulait dispenser toutes les formes d'enseignement.

C'était un objectif noble et généreux, mais c'était aussi un objectif démesuré. À la mesure de tout ce qu'on faisait pendant la Révolution tranquille : noble et démesuré. Et comme bien des réalisations de la Révolution tranquille, on a presque atteint cet

objectif en dépit de son caractère démesuré. On voulait l'école pour tous, mais en réalité ce qu'on a obtenu, c'est ***l'école pour presque tous***. On a essayé d'imaginer un élève prototype, un premier modèle d'élève qui nous permettrait ensuite, pardonnez-moi l'expression, de produire des élèves en série, dans un immense établissement. Au départ du projet, il y a eu des polyvalentes de six et huit mille élèves. On venait tout juste de condamner les portes et les fenêtres de l'école de rang. Et dire qu'on a déjà que rien ne changeait au pays du Québec. On ne change peut-être pas souvent, mais quand on change, on change en titi !

Un élève à risque ? Une école à risque ?

En réalité, ce qui existe au Québec et ailleurs, ce n'est pas une école universelle; c'est une école modale qui, pour des raisons d'économie et d'efficacité, cherche à rejoindre le plus grand nombre et qui, pour ce faire, travaille avec un élève à pointure universelle, « *one size fits all* ». Ce qui n'est pas en soi un objectif condamnable dans la mesure où il ne s'impose pas comme un dogme. Mais qui donc sont ces élèves qu'elle n'arrive pas à rejoindre, les élèves qui n'entrent pas dans la pointure universelle ? Pour répondre à cette question, il me faut d'abord creuser un peu plus la nature de cette école modale. ***Sociologiquement parlant, (et j'insiste) je dirais que cette école en tant que milieu social représente assez fidèlement le milieu social de la classe moyenne et plus. Pédagogiquement parlant, cette école me paraît être celle de la culture cognitive logico-déductive à dominante abstraite.*** Bref une école dont le mode cognitif dominant est en quelque sorte aux antipodes de la démarche de connaissance initiale, celle des grandes découvertes par exemple, qui, elle, est une démarche intuitivo-inductive à dominante concrète où il serait possible pour l'élève, par exemple, de réinventer la roue, comme c'était le cas en Voie technologique (VT). Concrètement ça veut dire une école où on enseigne la règle qu'on illustre ensuite d'exemples s'il reste du temps, alors que les découvertes se sont faites à l'inverse : partant d'une série de cas individuels, on dégage une règle.

Sur le plan social, l'école que nous nous sommes donnée n'est pas un milieu de vie universel; c'est un milieu de vie particulier dont j'ai dit plus haut qu'il s'apparentait à celui de la classe moyenne et plus. Cela représente une donnée très importante quand viendra le temps de discuter de l'adaptation de l'élève à l'école. Au fond, la règle de l'adaptation est simple : ***Plus l'école représente un milieu intellectuel et social différent de la famille d'origine, plus l'élève aura de difficulté à s'adapter à cette école modale et à y réussir.*** Inversement *plus le milieu social et intellectuel que constitue l'école ressemble au milieu d'origine de l'élève, moins celui-ci aura de difficulté à s'y adapter et plus il aura de chance d'y réussir.* Tel est le cran d'arrêt qui départage ceux qui ne s'adaptent pas à l'école et ceux qui s'y adaptent.

Loin de moi l'idée de charger cette école de tous les péchés du monde. N'empêche que la proportion d'élèves qu'elle n'arrive pas à rejoindre en dépit de ses louables efforts (peut-être vingt à vingt-cinq pourcent des élèves), m'oblige à renverser cul-par-dessus-tête la façon habituelle de poser la problématique du risque. On a coutume de parler « d'élèves à risque ». Personnellement, en considérant la proportion d'élèves qu'elle ne rejoint pas, je suis tenté de penser que c'est « l'école qui est à risque ». À risque de ne pas pouvoir s'adapter à ce que j'ai appelé plus haut ***la diversité originelle des élèves.*** Et c'est ce système scolaire trop monolithique et trop rigide qui, comme pour s'en disculper, *appelle inadaptation de l'élève tout ce à quoi il n'est pas capable de s'adapter lui-même.* Dans cette perspective, si on vous demandait : « Qu'est-ce qu'un élève inadapté ? », vous seriez tenté de répondre : « C'est un élève qui n'a pas pu, ou n'a pas su s'adapter à l'école ». Alors que moi, avec mon esprit tordu, je répondrais : « C'est un élève à qui l'école n'a pas su, ou n'a pas pu s'adapter ! »

C'est donc de ces élèves dont je veux parler pour terminer, ces élèves qui n'arrivent pas à s'adapter à l'école qui sont aussi ces élèves à qui l'école n'arrive pas à s'adapter. Ces élèves à risque qui fréquentent une école à risque de ne pas pouvoir les rejoindre et satisfaire leurs besoins essentiels. Je vais essayer de résumer cette

façon bizarre de concevoir l'adaptation scolaire en un certain nombre de propositions aussi claires que possible.

- Premièrement, contrairement à ce que les recherches sur la réussite éducative donnent à penser, il existerait un facteur de réussite qui a préséance sur tous les autres facteurs, qui serait son préalable, son pré-requis incontournable et qui serait en même temps que la clé de la réussite scolaire. Ce facteur des facteurs de la réussite serait **la capacité d'un élève de s'adapter à l'école**. Selon cette façon de voir les choses, l'élève qui ne peut s'adapter à l'école, ne peut y réussir dans la mesure où réussir, c'est d'abord savoir se conformer aux règles qui donnent accès au savoir, savoir s'adapter à ce milieu social particulier et en partager les valeurs, ce qui, dans le contexte de nos grosses écoles, ne va pas de soi.
- C'est pourquoi je pose comme premier postulat de la réussite éducative l'idée que **pour pouvoir réussir à l'école, il faut pouvoir réussir l'école**. En d'autres termes, pour pouvoir réussir l'ensemble des épreuves qui jalonnent le parcours scolaire proprement dit, il faut d'abord pouvoir s'adapter à ce milieu de vie particulier qu'est l'école.
- Deuxièmement la majorité des élèves sont capables de s'adapter à l'école et par conséquent d'y réussir. Que fait-on alors des autres élèves qui n'y arrivent pas et qui risquent d'échouer et de quitter l'école prématurément ? Jusqu'à présent et en dépit des énoncés de la politique d'adaptation scolaire du MELS où il est question « d'adapter l'école », la tendance est à mettre à contribution des ressources additionnelles pour hâter et forcer en quelque sorte l'adaptation de l'élève au monde de l'école, une sorte d'acharnement pédagogique, comme on dit acharnement thérapeutique. La preuve n'est pas faite cependant que cette approche ait pu améliorer significativement le sort des plus démunis au regard de la réussite comme objectif pédagogique.

- Troisièmement, pour régler le problème de ceux et celles qui n'arrivent pas et n'arriveront jamais à s'adapter à l'école dans sa forme actuelle, je suis partisan d'une approche diamétralement opposée à celle qui est proposée par le MELS. Plutôt que de s'obstiner à adapter l'élève récalcitrant à l'école, ce que j'ai appelé plus haut de l'acharnement pédagogique, on devrait plutôt tout mettre en oeuvre pour adapter l'école à l'élève qui n'arrive pas à s'adapter à elle. Et quand je dis adapter l'école, je dis adapter l'école. Ce qui peut vouloir dire, le cas échéant, faire sauter en tout ou en partie le paradigme cognitif dominant de l'école ou, si vous préférez, la culture cognitive dominante de l'école.

Ça paraît énorme ce que je dis là, n'empêche que je connais deux expériences qui ont cours au secondaire depuis plus de dix ans et qui arrivent à renverser le paradigme cognitif dominant de l'école pour l'adapter à celui de l'élève. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'autres. Ces deux expériences que le nouveau régime pédagogique maintient en place sous d'autres noms, ce sont la Voie technologique (VT) d'une part et les Centres de formation en entreprise et récupération (CFER) connus sous le nom de CFER d'autre part, qui subvertissent littéralement l'école et la révolutionnent pour l'adapter aux élèves qu'elle a mis en difficulté.

- Quatrièmement dans ce contexte où il faut adapter l'école à l'élève, deux cas de figure se présentent alors. Ou le processus « d'inadaptation » (entre guillemets) de l'élève est déjà amorcé, ou il est latent, « virtuel ». Dans le premier cas, celui où l'inadaptation de l'élève est déjà en cours, ce qui se présente la plupart du temps en fin de primaire et en début de secondaire, il s'agira de remédier à la situation, de la corriger. Dans l'autre cas, celui où « l'inadaptation » de l'élève (toujours entre guillemets) ne s'est pas encore manifestée que j'ai appelé inadaptation virtuelle, il s'agira de tout mettre en oeuvre pour la prévenir, pour que la situation ne se produise pas en intervenant de façon précoce non pas sur l'élève, comme on le fait

habituellement, mais sur l'école. Intervenir précocement sur l'école ! Décidément celui-là, il n'est pas facile à suivre ! Continuons quand même le combat puisque ce n'est qu'un début !

Diversifier l'école dès le départ pour rejoindre la diversité originelle des enfants

Concrètement ça veut dire quoi adapter l'école à l'élève ? Quels aménagements faudrait-il donc faire subir à cette école formatée « classe moyenne et plus » pour qu'elle convienne à ce que j'appelle la diversité originelle des élèves ? Il faudrait l'aménager en fonction des types d'élèves qu'elle ne rejoint pas actuellement. Et qui sont donc ces types d'élèves artificiellement mis en difficulté par cette école modale ? En dehors des cas de handicaps physiques ou psychologiques caractérisés, je serais tenté de croire qu'il y a grosso modo trois catégories d'élèves susceptibles de ne pas s'adapter à l'école modale d'aujourd'hui, ou, suivant la problématique inversée que je vous propose de l'adaptation scolaire, *trois catégories d'élèves particulièrement visés par l'incapacité de l'école de s'adapter à eux.*

Il y a d'abord les élèves qui viennent de milieux sociaux trop différents de celui que constitue l'école. Nous avons vu plus haut que l'école universelle n'existe pas et que l'école réelle est un milieu social défini. J'ai même suggéré de considérer que, dans l'état actuel des choses, l'école d'aujourd'hui est grosso modo l'école de la classe moyenne, petite bourgeoisie instruite et plus. Mais il y a aussi ceux et celles qui bien que venant d'un milieu social semblable à celui que représente l'école, n'ont pas la « tournure d'esprit » requise par ce que j'ai appelé plus haut le paradigme cognitif ou la culture cognitive prévalente à l'école.

Il y a enfin une troisième catégorie d'élèves à laquelle l'école est à risque encore plus élevé de ne pas s'adapter. C'est en quelque sorte un hybride des deux premières qui est fait de ceux et celles qui venant d'un milieu social trop différent de celui de l'école, n'ont pas pu développer la tournure d'esprit qui fonctionne bien dans la culture cognitive dominante de l'école. En effet ce que j'appelle la tournure d'esprit n'est pas

fait que de l'intelligence congénitale. Pour un sociologue, c'est aussi et surtout le produit des conditions de développement mental et intellectuel d'un enfant en bas âge dans son milieu d'origine.

Ce sont tous ces enfants que l'école appelle « élèves à risque », mais ce sont aussi, suivant une autre façon de voir les choses, ceux et celles que l'école modale monolithique « est à risque d'échapper ». Dès lors comment est-il possible d'adapter l'école à ceux qui ne peuvent s'adapter à elle ? Loin de moi l'idée de prétendre que j'ai trouvé la solution à ce problème, la réponse à cette question. Adapter l'école, cela pourrait vouloir dire briser le monolithe scolaire parce qu'il est générateur de fausses mésadaptations, parce qu'il crée de toutes pièces des élèves en difficulté en raison même des vices du système. Cela pourrait vouloir dire encore la diversifier pour mieux rejoindre la diversité originelle des enfants, la diversifier jusqu'au point d'institutionnaliser la diversification pour éviter d'institutionnaliser l'inadaptation des élèves !

Dans leur fameux essai sur la reproduction sociale, Bourdieu et Passeron avaient, dès 1970, fait preuve de beaucoup de clairvoyance en proposant ce qui suit :

« L'échec scolaire et les inégalités naissent en partie de l'indifférence aux différences, d'une pédagogie trop peu sensible à l'hétérogénéité des apprenants ».

J'aime beaucoup cette formule : *l'indifférence aux différences !*

Considérant les deux moments différents du parcours scolaire mentionnés plus haut où il y aurait lieu de diversifier, voici à peu près de quoi pourrait avoir l'air une école qui rejoindrait mieux la diversité originelle des élèves. Le premier moment, celui où l'élève manifeste déjà des signes de mésadaptation, concerne peut-être davantage la fin du primaire et le secondaire. Or, me direz-vous, il y a déjà une diversification impressionnante au secondaire. Je serais tenté de répondre, sans avoir le temps de

développer, que c'est trop peu, trop tard, **sauf peut-être** en ce qui concerne des parcours comme la Voie technologie (VT) et les Centres de formation en entreprise et récupération (CFER) dont je viens de parler, qui transforment radicalement l'école, ou encore des programmes comme « *Agir autrement* ».

Par ailleurs le travail de diversification qu'il faudrait poursuivre et parfaire au primaire a un caractère préventif beaucoup plus évident qu'au secondaire. Il s'agirait en effet de rejoindre la diversité originelle des enfants **dès l'entrée à l'école** en essayant de rejoindre aussi bien la diversité des origines sociales que la diversité des tournures d'esprit. Ce ne serait plus alors, comme c'est trop souvent le cas au secondaire, diversifier pour corriger, pour remédier à une situation. Ce serait diversifier pour prévenir que la situation ne se détériore, pour assurer un cheminement normal à l'élève non-modal. Diversifier au primaire, cela peut se faire tout aussi bien en diversifiant les parcours qu'en diversifiant les contenus et les approches. Voici quelques exemples.

Pourquoi n'y aurait-il pas dans une classe donnée du primaire trois ou quatre sortes de manuels ou de cahiers d'exercice en mathématiques correspondant à trois ou quatre tournures d'esprit d'élèves en mathématiques ?

Dans une école primaire donnée où le nombre le permet, pourquoi n'y aurait-il trois ou quatre types de premier cycle du primaire correspondant à trois ou quatre tournures d'esprit de base chez les élèves ?

Dans une école primaire donnée où le nombre le permet, pourquoi les profs d'un cycle donné du primaire ne s'échangeraient-ils leurs élèves en fonction de trois ou quatre façons d'enseigner telle ou telle matière de manière à mieux rejoindre ainsi la diversité originelle des élèves ?

Pour ce qui est des élèves d'une origine sociale très différente de celle que représente l'école, on devrait tabler davantage sur la diversification des contenus et

des approches pédagogiques que sur la diversification des parcours scolaires, le principe de l'école publique commune étant que tous les enfants apprennent la même chose, même si ce doit être de façons différentes. Trop souvent les expériences pour les élèves de milieux sociaux très différents de l'école modale consistent à diversifier les parcours. Dès lors le risque est grand que la création de parcours spécifiquement destinés aux enfants de milieux défavorisés ne débouche sur des voies sans issue et n'aboutisse qu'à des ghettos.

Diversifier sans jamais ghettoïser

Dans tous les cas, il s'agira toujours de diversifier sans jamais ghettoïser, de faire en sorte que les voies de la diversité ne soient jamais sans issue. Un peu comme la Toile. Vous voyez ça d'ici, un système scolaire en forme de Web, un ensemble extrêmement diversifié de réseaux en interconnexion constante. Il y a plusieurs façons d'assurer ces interconnexions constantes dans le réseau. On pense à l'aménagement de passerelles, des troncs communs, d'activités communes entre les différentes branches de ces réseaux, diversification de parcours, de contenus, de méthodes d'enseignement, l'idéal étant que la diversification se fasse dans toute la mesure du possible conformément au principe de l'école commune, c'est-à-dire : ***apprendre la même chose, mais pas nécessairement de la même façon*** et ce, au moins jusqu'à la neuvième année de scolarité. C'est là, j'en conviens, tout un défi à relever, mais c'est peut-être aussi le prix à payer pour la réussite de tous et de chacun.

Diversifier dès l'entrée au primaire suppose des réaménagements considérables. Et cela ne sera possible qu'à certaines conditions, la première étant que la surcharge que ces réaménagements des parcours scolaires au primaire représentent ne se fasse jamais au détriment des enseignantes et en sus de leur charge actuelle. Il faudra également que ces enseignantes bénéficient de ressources additionnelles dont le coût pourrait être prélevé sur les économies réalisées par la diminution du nombre d'élèves mis en difficulté d'apprentissage en cours de route par l'incapacité

du curriculum actuel de rejoindre la diversité originelle des élèves. Le pari que je fais est en effet qu'il y aura d'autant moins d'élèves en difficulté d'apprentissage en cours de route qu'on aura su adapter très tôt la diversité des parcours à la diversité des élèves.

Il faudra enfin que les enseignants et les enseignantes bénéficient d'une beaucoup plus grande autonomie professionnelle, qu'on cesse de leur imposer à chaque réforme des théories de l'apprentissage et des modèles d'enseignement qui changent à tout bout de champ. Plutôt que de restreindre continuellement leur marge de manœuvre professionnelle, il faudra que l'on mette tout en œuvre pour enrichir leur arsenal pédagogique de telle sorte qu'ils puissent, le cas échéant et sur la base d'un véritable choix professionnel, trouver les ressources appropriées aux impératifs diversifiés de leur intervention. C'est à ces conditions que l'on a le plus de chance d'atteindre véritablement de l'école pour tous que le Rapport Parent nous avait laissé en héritage et dont nous n'avons fait que nous approcher quarante ans plus tard. On oublie trop souvent que l'enseignement n'est ni une science, ni une technique qui applique aveuglément un protocole, une procédure. C'est un art qui se nourrit de la passion d'apprendre, de savoir et d'aider à apprendre.